

RIMES

Gustavo Adolfo Bécquer

Traduction de Christian Rinderknecht
rinderknecht@free.fr

1

Je sais un hymne géant et étrange
 qui annonce dans la nuit de l'âme une aurore,
 et ces pages sont de cet hymne
 des cadences que l'air dilate dans l'ombre.

Je voudrais l'écrire, domptant
 de l'homme la rebelle langue mesquine,
 avec des mots qui soient à la fois
 soupirs et rires, couleurs et notes.

Mais vaine est la lutte : il n'est aucune mesure
 qui puisse l'enfermer, et c'est à peine, ô ma belle !,
 si, en tenant dans mes mains les tiennes,
 je peux te le conter seul à seul à l'oreille.

2

*Saeta*¹ qui traverse en volant,
 lancée au hasard
 sans qu'on ne sache
 où, tremblante, elle se plantera ;

feuille sèche de l'arbre
 emportée par la bourrasque,²
 et on ne devine le sillon
 où elle retombera ;

vague géante que le vent
 enfle et pousse dans la mer,
 et roule et passe, et ne sait
 quelle rivage elle va cherchant ;

lueur qui, prête à s'éteindre,
 brille en ronds tremblants,

1. Courte prière chantée depuis les balcons au passage des trônes portant des scènes de la Passion du Christ, pendant la Semaine Sainte, principalement en Andalousie. L'étymologie est le latin *sagitta*, signifiant *flèche*, d'où la métaphore qui suit.

2. Il pourrait s'agir aussi, au sens propre, du *vendaval*, un vent du sud soufflant sur la vallée du Guadalquivir, qui traverse Séville.

et on ne sait d'eux
lequel sera le dernier :

c'est moi qui, au hasard,
traverse le monde sans penser
d'où je viens, ni où
mes pas me mèneront.

3

Secousse étrange
qui agite les idées,
comme ouragan qui pousse
les vagues au galop ;

murmure qui dans l'âme
s'élève et va croissant,
comme volcan qui, sourd,
annonce qu'il va s'embraser ;

silhouettes difformes
d'êtres impossibles ;
paysages qui apparaissent
comme au travers d'un tulle ;

couleurs qui, en se fondant,
imitent dans l'air
les atomes de l'iris,
qui nagent dans la lumière ;

idées sans paroles,
paroles insensées ;
cadences qui n'ont
ni rythme ni mesure ;

souvenirs et désirs
de ce qui n'existe pas ;
transports de joie,
envies de pleurer ;

activité nerveuse
qui erre sans emploi,

sans rênes qui guident
ce cheval ailé ;

folie que l'âme
exalte et enflamme,
ivresse divine
du génie créateur...

Telle est l'inspiration !

Voix géante qui ordonne
le chaos dans le cerveau,
et, parmi les ombres, fait
apparaître la lumière ;

brillante rêne d'or
qui, puissante, freine
de l'esprit exalté
le coursier volant ;

fil de lumière qui en gerbes
noue les pensées,
soleil qui rompt les nuées
et atteint le zénith ;

main intelligente
qui, en un collier de perles,
parvient à réunir
les mots indociles ;

rythme harmonieux
qui, avec cadence et nombre,
enserme dans la mesure
les notes fugitives ;

ciseau qui mord dans le bloc,
modelant la statue,
et la beauté plastique
ajoute à l'idéale ;

atmosphère où tournent
les idées en ordre,
telles des atomes que réunit

une attraction secrète ;

torrent où la fièvre
éteint sa soif ;
oasis qui à l'esprit
rend sa vigueur...

Telle est notre raison !

Avec ces deux³ toujours en lutte
et des deux vainqueur,
tant il n'est donné qu'au génie
de les mettre sous le même joug.

3

Ne dites pas que, épuisé son trésor,
faute de sujet, la lyre s'est tue :
il pourrait ne pas y avoir de poètes,
mais toujours il y aura la poésie.

Tant que les ondes embrasées
de la lumière palpiteront aux baisers,
tant que le soleil vêtira
les nuées déchirées de feu et d'or ;
tant que l'air en son giron portera
parfums et harmonies ;
tant qu'il aura un printemps au monde,
il y aura la poésie !

Tant que la science échouera à découvrir
la source de la vie,
et qu'en mer ou au ciel il y aura un abîme
qui résiste au calcul ;
tant que l'humanité, toujours progressant,
ne saura où elle va ;
tant qu'il aura un mystère pour l'homme,
il y aura la poésie !

Tant que l'on sentira l'âme se réjouir

3. Inspiration et raison.

sans que les lèvres rient ;
 tant que l'on pleurera sans que le sanglot
 ne vienne troubler la pupille ;
 tant que le cœur et la tête
 continueront à batailler ;
 tant qu'il y aura espoirs et souvenirs,
 il y aura la poésie !

Tant qu'il y aura des yeux qui reflètent
 les yeux qui les regardent,
 tant que répondra la lèvre soupirant
 à la lèvre qui soupire ;
 tant que deux âmes en un baiser
 confondues pourront se toucher ;
 tant qu'il existera une femme splendide,
 il y aura la poésie !

5

Esprit sans nom,
 indéfinissable essence,
 je vis avec la vie
 sans formes de l'idée.

Je nage dans le vide,
 tremble dans le brasier solaire,
 je palpète parmi les ombres
 et flotte avec les brumes.

Je suis la frange d'or
 de la lointaine étoile,
 je suis de la haute lune
 la lumière tiède et sereine.

Je suis l'ardent nuage
 qui ondoie dans le couchant,
 je suis de l'astre errant
 le sillage lumineux.

Je suis neige sur les cimes,
 je suis feu sur les sables,

onde bleue sur les mers
et écume sur les rivages.

Dans le luth je suis note,
parfum dans la violette,
flamme fugace dans les tombes
et lierre dans les ruines.

Je chante avec l'alouette
et bourdonne avec l'abeille ;
j'imité les bruits
qui résonnent en pleine nuit.⁴

Je tonne dans le torrent
et siffle dans la foudre,
et aveugle dans l'éclair
et rugis dans la tempête.

Je ris sur les collines,
susurre dans les herbes hautes,
soupire dans l'onde pure
et pleure sur les feuilles sèches.

J'ondule avec les atomes
de la fumée qui s'élève
et monte lentement au ciel
en spirales immenses.

Parmi les fils dorés
que les insectes suspendent,
je me mêle aux arbres
dans l'ardente sieste.

Je cours après les nymphes
qui, dans le courant frais⁵
de la rivière cristalline,
s'ébattent nues.

Dans des bois de coraux

4. NDT. Ce quatrain ne figure pas dans le manuscrit original, mais dans la publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es).

5. La publication dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es) recense : « le courant inquiet ».

qui tapissent de blanches perles,
je poursuis dans l'Océan
les naïades légères.

Dans les cavernes concaves
où le soleil ne pénètre jamais,
me mêlant aux gnomes,
je contemple leurs richesses.

Je cherche des siècles
les traces effacées,
et je sais de ces empires
dont il ne reste même pas le nom.⁶

Je poursuis en un brusque vertige
les mondes qui voltigent,
et ma pupille embrasse
la création entière.⁷

Je sais de ces régions
qu'une rumeur n'atteint pas,
et où d'informes astres
attendent un souffle de vie.

Je suis sur l'abîme
le pont qui traverse,
et l'échelle inconnue
qui unit le ciel à la terre.⁸

Je suis l'anneau invisible
qui fixe
le monde de la forme
au monde de l'idée.

6. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es) : « Je rencontre les traces effacées / de ces siècles, / dont il ne reste aucun souvenir / sur la face du globe. »

7. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es) : « J'embrasse du regard / la création entière, / et poursuis en un brusque vertige / les astres qui voltigent. »

8. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir prensahistorica.mcu.es) : « Je suis l'échelle inconnue / qui unit le ciel à la terre, / et ouvre à la pensée / un chemin vers d'autres sphères. »

Enfin, je suis cet esprit,
essence inconnue,⁹
parfum mystérieux
dont le vase est le poète.

6

Comme la brise qui rafraîchit le sang
sur le champ sombre des batailles,
chargée de parfums et d'harmonies
dans le silence de la nuit, elle erre ;

symbole de la douleur et de la tendresse,
dans l'horrible drame du barde anglais,
la douce Ophélie,¹⁰ la raison égarée,
chante et cueille des fleurs en passant.

7

Dans l'angle obscur du salon,
de son maître peut-être oubliée,
silencieuse et couverte de poussière,
trônait la harpe.

Que de notes dormaient sur ses cordes,
comme dorment les oiseaux sur les branches,
attendant la main de neige
qui les fait s'envoler !

Hélas ! pensai-je. Que de fois le génie
ainsi dort au fond de l'âme,
et une voix attend, comme Lazare,
qui lui dise : *Lève-toi et marche !*

8

9. Variante dans le journal *El Museo Universal*, page 31, le 28 janvier 1866 (voir premsahistorica.mcu.es) : « l'essence du sentiment, »

10. Personnage de la pièce de Shakespeare *Hamlet*.

Quand je regarde l'horizon bleu
se perdre au lointain,
au travers d'une gaze de poussière
dorée et inquiète,

je crois possible de m'arracher
du sol misérable
et flotter avec la brume dorée
en atomes légers,
défait comme elle.

Quand je vois de nuit, dans le fond
obscur du ciel,
trembler les étoiles comme d'ardentes
pupilles de feu,

je crois possible de m'envoler
là où elles brillent,
et m'inonder de leur lumière, et avec elles,
en un feu qui a pris,
me fondre en un baiser.

Sur la mer de doute où je vogue
je ne sais même pas ce que je crois ;
pourtant ces désirs me disent
que je porte quelque chose
de divin, ici en moi.

9

Le zéphyr qui gémit faiblement
baise les ondes légères qu'il plisse en jouant ;
le soleil baise la nuée à l'Occident
jusqu'à ce que de pourpre et d'or il la nuance ;
la flamme à l'entour du tronc ardent
s'étale en baisant une autre flamme,
et jusqu'au saule pesant, qui se penche
vers la rivière qui le baise, renvoie un baiser.

Les invisibles atomes de l'air
alentour palpitent et s'enflamment,
le ciel se défait en rayons d'or,
la terre frémit de joie ;
j'entends, flottant sur des ondes d'harmonie,
rumeur de baisers et battements d'ailes,
mes paupières se closent... Qu'arrive-t-il ?
— C'est l'amour qui passe !

11

— Je suis ardente, je suis brune,
je suis le symbole de la passion ;
de désirs de jouissance mon âme est pleine.
Est-ce moi que tu cherches ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Mon front est pâle, mes tresses d'or ;
je peux t'offrir des bonheurs sans fin ;
je garde un trésor de tendresse.
Est-ce moi que tu appelles ?

— Ce n'est pas toi, non.

— Je suis un songe, fantôme
impossible et vain de brume et lumière ;
je suis incorporelle, je suis intangible,
je ne puis t'aimer.

— Oh viens, toi, viens !

12

Petite, parce que tes yeux
sont verts comme la mer, tu te plains ;
verts sont ceux des naïades,
verts les eut Minerve,
et vertes sont les pupilles

des houris¹¹ du Prophète.

Le vert est gala et ornement
de la forêt au printemps ;
parmi ses sept couleurs,
l'iris brillant l'affiche ;
les émeraudes sont vertes,
verte la couleur de qui espère,
et les ondes de l'Océan
et le laurier des poètes.

★ ★ ★

Ta joue est une rose matinale
couverte de rosée congelée,
où le carmin des pétales
se voit à travers des perles.

Et pourtant,
je sais que tu te plains
car tu crois que tes yeux
l'enlaidissent :
eh bien ne le crois pas,

car tes pupilles humides,
vertes et inquiètes,
semblent de jeunes feuilles d'amandier,
qui tremblent dans la brise.

Ta bouche pourpre-rubis
est grenade entrouverte
qui dans l'été invite
à éteindre la soif en elle.

Et pourtant,
je sais que tu te plains
car tu crois que tes yeux l'enlaidissent :
eh bien ne le crois pas,

car, si fâchée,

11. NDT. Beauté céleste que le Coran promet au musulman dans le paradis d'Allah.

tes pupilles scintillent,
 tes yeux ressemblent
 aux vagues qui se brisent
 sur les rochers cantabriques.

★ ★ ★

Ton front, couronné
 de l'or crépu d'une large tresse,
 est une cime enneigée où le jour
 reflète sa première lueur.

Et pourtant,
 je sais que tu te plains
 car tu crois que tes yeux
 l'enlaidissent :
 eh bien ne le crois pas,

car parmi les cils blonds,
 proche des tempes, ils semblent
 des broches d'émeraude et or
 haussant une blanche hermine.

Petite, parce que tes yeux
 sont verts comme la mer, tu te plains ;
 peut-être, si noirs ou bleus
 ils devenaient, tu le regretterais.

13

Ta pupille est bleue et quand tu ris
 sa clarté suave me rappelle
 l'éclat tremblant du matin
 qui se reflète dans la mer.

Ta pupille est bleue et quand tu pleures
 les larmes transparentes en elle
 me semblent gouttes de rosée
 sur une violette.

Ta pupille est bleue et si au fond

comme un point de lumière irradie une idée,
elle paraît dans le ciel du soir
une étoile perdue.

14

Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta,
flottant devant mes yeux
comme la tâche sombre bordée de feu
qui flotte et aveugle si l'on fixe le soleil.

Et où que je pose le regard
je revois tes pupilles flamboyer
mais tu n'es pas là ; c'est ton regard,
des yeux, les tiens ; rien de plus.

Dans l'angle de mon alcôve je les regarde
luire, détachés, fantastiques ;
quand je dors je les sens m'examiner,
grand ouverts sur moi.

Je sais qu'il est des feux follets la nuit
qui mènent le voyageur à sa perte ;
moi je me sens entraîné par tes yeux,
mais où ils m'entraînent, je ne le sais.

15

Voile flottant de brume légère,
ruban plissé de blanche écume,
rumeur sonore
d'une harpe d'or,
baiser du zéphir, onde de lumière,
tu es cela.

Toi, ombre aérienne, qui t'évanouis
quand je crois enfin te saisir.
Comme la flamme, comme le son,
comme la brume, comme le gémissement
du lac bleu !

En mer, onde sonnante sans rivages ;
 dans le vide, comète errante,
 longue complainte
 du vent rauque,
 soif perpétuelle de mieux,
 je suis cela.

Moi, qui dans mon agonie, vers tes yeux
 retourne mes yeux jour et nuit ;
 moi, qui infatigable et dément,
 cours après une ombre, la fille ardente
 d'une vision !

16

Si, quand les clochettes bleues de ton balcon
 se bercent,
 tu crois qu'en soupirant passe le vent
 qui murmure,
 sache que, caché parmi les feuilles vertes,
 moi je soupire.

Si, quand résonne, confuse derrière toi,
 une vague rumeur,
 tu crois que par ton nom t'a appelé
 une voix lointaine,
 sache que, parmi les ombres qui t'entourent,
 moi je t'appelle.

Si, quand se trouble ton cœur craintif
 en pleine nuit,
 si tu sens sur tes lèvres une haleine
 qui embrase,
 sache que, bien qu'invisible à tes côtés,
 moi je respire.

17

Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient,
 aujourd'hui le soleil atteint le fond de mon âme,
 aujourd'hui je l'ai vue..., je l'ai vue et elle m'a regardé...
 Aujourd'hui je crois en Dieu !

18

Fatiguée par la danse,
ardente la couleur, brève l'haleine,
appuyée à mon bras,
elle s'arrêta à un bout du salon.

Parmi la gaze légère
que soulevait le sein palpitant,
une fleur était bercée
d'un mouvement doux et mesuré.

Comme dans un berceau de nacre
que pousse la mer et caresse le zéphir,
peut-être dormait-elle là-bas du souffle
de ses lèvres entrouvertes.

Oh ! Qui, pensai-je, pourrait ainsi
laisser filer le temps !
Oh ! Si les fleurs dorment,
quel sommeil ¹² si doux !

19

Quand sur ta poitrine tu penches
un front mélancolique,
tu me sembles
un lys brisé,

car, en te donnant la pureté
qui est symbole céleste,
comme lui te fit Dieu
d'or et de neige.

20

Elle sait, si parfois ses lèvres rouges
sont brûlées par une invisible atmosphère,
que l'âme qui peut parler avec les yeux
aussi peut embrasser avec le regard.

12. NDT. On peut lire aussi «songe» (*sueño*)

21

Qu'est la poésie ? dis-tu en plantant
 dans ma pupille ta pupille bleue.
 Qu'est la poésie ! Et toi tu me le demandes ?
 La poésie... c'est toi.

22

Comment vit cette rose que tu as prise
 contre ton cœur ?
 Sur un volcan, avant de la trouver,
 jamais je n'avais vu de fleur.

23

Pour un regard, un monde ;
 pour un sourire, un ciel ;
 pour un baiser... j'ignore
 que t'offrir pour un baiser !

24

Deux rouges langues de feu
 qui, enlacées au même tronc,
 s'approchent et, en se baisant,
 forment une seule flamme ;

deux notes que la main fait jaillir
 du luth en même temps,
 et qui dans l'espace se réunissent
 et s'embrassent en harmonie ;

deux vagues qui viennent ensemble
 mourir sur une plage
 et, en se brisant, se couronnent
 d'un panache d'argent ;

deux lambeaux de vapeur

qui s'élèvent du lac,
et, en se joignant dans le ciel,
forment un nuage blanc ;

deux idées qui surgissent de pair,
deux baisers qui éclatent de concert,
deux échos qui se confondent...
c'est cela nos deux âmes.

25

Quand t'enveloppent dans la nuit
les ailes de tulle du sommeil,
et tes cils tendus
imitent des arcs d'ébène,

pour écouter les battements
de ton cœur inquiet
et sentir ta tête endormie
pencher sur ma poitrine,

je donnerais, mon amour,
tout ce que je possède :
la lumière, l'air
et la pensée !

Quand se fixent tes yeux
sur un objet invisible
et le reflet illumine
tes lèvres d'un sourire,

pour lire sur ton front
la pensée secrète
qui passe comme un nuage marin
sur le large miroir,

je donnerais, mon amour,
tout ce que je désire :
la renommée, l'or,
la gloire, le génie !

Quand ta langue devient muette,

et ton haleine se presse,
et tes joues s'allument,
et tu entrouvres tes yeux noirs,

pour voir entre tes cils
briller d'un feu humide
l'étincelle ardente qui jaillit
du volcan des désirs,

je donnerais, mon amour,
tout ce que en quoi j'espère :
la foi, l'âme,
la terre, le ciel !

26

Je vais contre mes intérêts en le confessant.
Néanmoins, mon aimée,
je pense comme toi qu'une ode est seule bonne
écrite au dos d'un billet de banque¹³.
Il ne manquera pas quelque sot qui en l'entendant
ne se signe et dise :
Femme, à la fin du dix-neuvième siècle,
matérielle et prosaïque... Sottises !
Des voix qui font courir quatre poètes
qui se drapent en hiver avec une lyre !
Aboiements des chiens à la lune !
Tu sais et je sais qu'en cette vie,
celui qui *l'écrit* avec génie est très rare,
et, avec de l'or, quiconque *fait* de la poésie.

27

Éveillée, je tremble à ta vue ;
assoupie, j'ose te regarder ;
c'est pour cela, âme de mon âme,
que je veille pendant que tu dors.

13. NDT. Il s'agit des ordres de paiement, dont les versos étaient vierges.

Éveillée, tu ris et, en riant, tes lèvres
inquiètes me semblent
des éclairs carmins qui serpentent
sur un ciel enneigé.

Assoupie, un léger sourire plisse
les bords de ta bouche,
suave comme le sillage brillant
que laisse un soleil mourrant...

Dors !

Éveillée, tu regardes et, en regardant, tes yeux
humides resplendissent
comme la vague bleue dont la crête
est illuminée par un soleil étincelant.

Au travers de tes paupières, assoupie,
ils déversent un éclat calme,
comme la lueur tiède que répand
une lampe transparente...

Dors !

Éveillée, tu parles et, en parlant,
tes paroles vibrantes semblent
une pluie de perles se déversant à torrents en une coupe dorée.

Assoupie, dans le murmure de ton haleine
rythmée et ténue,
j'entends un poème que mon âme
amoureuse comprend...

Dors !

J'ai posé une main sur mon cœur
pour que son battement
ne sonne et ne trouble
le calme solennel de la nuit.

J'ai fermé enfin les persiennes
de ton balcon
pour que le flamboiement fâcheux

de l'aurore n'entre et ne t'éveille...

Dors !

28

Quand, parmi l'ombre obscure,
une voix perdue murmure,
troublant sa triste paix ;
si, au fond de mon âme,
je l'entends résonner doucement,

dis-moi : est-ce le vent virevoltant
qui se plaint, ou bien tes soupirs
me parlent-ils d'amour en passant ?

Quand le soleil à ma fenêtre
brille rouge au matin,
et mon amour évoque ton ombre ;
si sur ma bouche je crois sentir
l'impression d'une autre bouche,

dis-moi : est-ce que je délire aveuglément,
ou bien un baiser m'envoie ton cœur
dans un soupir ?

Et, dans le jour lumineux
et la pleine nuit noire,
si dans tout ce qui entoure
mon âme qui te désire
je crois te sentir et voir,

dis-moi : est-ce que je touche et respire
en rêve, ou que, dans un soupir,
tu me donnes ton haleine à boire ?

29

La bocca mi baciò tutto tremante.

DANTE

Sur sa jupe elle tenait
 le livre ouvert,
 ses boucles noires
 touchaient ma joue :
 nous ne voyions pas les lettres,
 aucun des deux, je crois,
 mais nous gardions
 un profond silence.
 Combien cela dura ? Ni alors
 je ne pus le savoir.
 Je sais seulement qu'on n'entendait
 rien d'autre que l'haleine
 pressée qui s'échappait
 des lèvres sèches,
 je sais seulement que nous nous tournâmes
 les deux en même temps,
 et nos yeux se trouvèrent,
 et sonna un baiser !

.....

Le livre était la création de Dante,
 son *Enfer*.
 Quand nous y baissâmes les yeux,
 je dis, tremblant :
 — Comprends-tu maintenant qu'un poème
 tient dans un vers ?
 Et elle répondit, enflammée :
 — Je le comprends maintenant !

30

Une larme pointait à ses yeux
 et à ma lèvre une phrase de pardon ;
 l'orgueil parla et son pleur s'assècha,
 et la phrase sur mes lèvres expira.

Je vais mon chemin ; elle, un autre ;
 mais en repensant à notre amour mutuel,
 je dis encore : *Pourquoi n'ai-je rien dit ce jour-là ?*
 et elle doit se dire : *Pourquoi n'ai-je pas pleuré ?*

31

Notre passion fut une tragique saynète
 dont l'absurde fable
 produit rires et pleurs, le comique et le grave confondus.

Mais le pire de cette histoire fut
 qu'à la fin de l'acte
 à elle échurent larmes et rires,
 et à moi seulement les larmes.

32

Elle passait, irrésistible dans sa splendeur,
 et je lui cédaï le pas ;
 je poursuivis sans me retourner, et pourtant
 quelque chose à mon oreille murmura « *C'est elle.* »

Qui unit le soir au matin ?
 Je l'ignore : je sais seulement
 que lors d'une brève nuit d'été
 s'unirent les crépuscules et... *ainsi fut-il.*

33

C'est une question de mots, et pourtant
 ni toi ni moi, jamais,
 après ce qui advint, ne conviendra
 à qui la faute incombe.

Quel dommage que l'Amour n'ait
 de dictionnaire où chercher
 quand l'orgueil est simplement orgueil
 et quand il est dignité !

34

Muette, elle traverse et ses mouvements
sont harmonie silencieuse ;
ses pas sonnent et, en sonnant, ils rappellent
la cadence rythmée de l'hymne ailé.

Elle entrouvre les yeux, ces yeux
aussi clairs que le jour ;
et la terre et le ciel, ce qu'ils embrassent,
flamboient d'un nouvel éclat dans ses pupilles.

Elle rie, et ses éclats de rire ont des notes
de l'eau fugitive ;
elle pleure, et chaque larme est un poème
de tendresse infinie.

Elle a la lumière, elle a le parfum,
la couleur et la ligne,
la forme qui engendre les désirs,
l'expression qui est la source éternelle de poésie.

Qu'elle est stupide ? Bah ! Tant que se taisant
elle garde l'énigme secrète,
toujours vaudra ce que je crois qu'elle tait
plus que ce qu'aucune autre me dirait.

35

Ton oubli ne m'admira pas ! Bien que d'un jour
ta tendresse m'admira bien plus ;
car ce qui en moi a de la valeur,
cela... tu ne le soupçonnes même pas.

36

Si l'on écrivait dans un livre
l'histoire de nos préjugés,
et si s'effaçait de nos âmes autant
que s'effacerait de ses pages...
Je t'aime tant encore : ton amour laissa
sur ma poitrine des traces si profondes
que si tu n'en effaçais qu'une,
je les effacerais toutes !

37

Avant toi je mourrai : caché
 dans les entrailles déjà
 je porte le fer avec lequel ta main ouvre
 la large blessure mortelle.

Avant toi je mourrai ; et mon âme,
 dans son entêtement tenace,
 s'assiéra aux portes de la mort,
 t'attendant là-bas.

Avec les heures les jours, avec les jours
 les années s'envoleront,
 et tu frapperas à cette porte à la fin...
 Qui renonce à frapper ?

Puis la terre gardera
 tes fautes et ta dépouille,
 tu te laveras dans les ondes de la mort
 comme dans un autre Jourdain ;

là-bas, où le murmure de la vie
 va mourir en tremblant,
 comme la vague qui va en silence
 expirer sur le rivage ;

là-bas, où le sépulcre qui se ferme
 ouvre une éternité,
 tout ce que nous deux avons tu,
 là-bas nous devons en parler.

38

Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !
 Les larmes sont eau, et à la mer elles vont !
 Dis-moi, femme : quand l'amour s'oublie,
 sais-tu où il va ?

39

Pourquoi me le dire ? Je sais : elle est changeante,
 altière et vaine et capricieuse ;
 l'eau jaillirait d'une roche stérile
 avant que les sentiments ne jaillissent de son âme.

Je sais qu'en son cœur, nid de serpents,
 il n'y a fibre qui réponde à l'amour ;
 qu'elle est une statue inanimée... mais...
 elle est si belle !

40

Sa main dans mes mains,
 ses yeux dans mes yeux,
 la tête amoureuse
 appuyée sur mon épaule,
 Dieu sait combien de fois,
 d'un pas paresseux,
 nous avons erré ensemble
 sous les grands ormes
 qui prêtent mystère et ombre
 au porche de sa maison.
 Et hier..., un an à peine
 passé en coup de vent,
 avec quelle exquise grâce,
 avec quel admirable aplomb,
 elle me dit, me présentant
 quelque ami officieux :
*«Je crois qu'en quelque endroit
 je vous ai vu.»* Ah ! Sots
 qui êtes des salons
 commères de bon ton
 et marchiez là en chasse
 de galants imbroglios :
 quelle histoire vous avez manquée !
 Quelle ambroisie
 pour être dévorée
sotto voce en un cercle,
 derrière l'éventail
 de plumes et d'or !

.....

Lune discrète et chaste,
ormes touffus et grands,
murs de sa demeure,
seuils de son porche,
taisez-vous, et que le secret
ne sorte pas de vous !
Taisez-vous, pour ma part
j'ai tout oublié ;
et elle..., elle, il n'y a de masque
semblable à son visage !

41

Tu étais l'ouragan et moi la haute
tour qui défie son pouvoir :
tu devais te fracasser ou m'abattre !...
Impossible !

Tu étais l'océan et moi la roche
dressée qui attend son va-et-vient :
tu devais te briser ou m'arracher !...
Impossible !

Belle, toi ; moi, altier ; habitués
l'un à emporter, l'autre à ne pas céder :
étroite, la sente ; inévitable, le choc...
Impossible !

42

Quand on me le conta, je sentis le froid
d'une lame d'acier dans les entrailles ;
je m'appuyai contre le mur, et un instant
je perdis la conscience du lieu où j'étais.

La nuit s'abattit sur mon être ;
d'ire et de pitié s'inonda mon âme
et je compris pourquoi on pleure,

et je compris pourquoi on tue !

Le nuage de douleur passa..., avec peine
je parvins à balbutier quelques mots...
Et qui me donna la nouvelle ?... Un ami fidèle.
Il m'avait rendu un grand service !... Je le remerciai.

43

J'écartai la lumière, et au bord
du lit défait je m'assis,
muet, sombre, les pupilles immobiles
plantées dans le mur.

Combien de temps restai-je ainsi ? Je ne sais ;
quand me quitta l'horrible ivresse de douleur,
la lumière expirait et sur mes balcons
riaient le soleil.

Je ne sais non plus, en de si terribles heures,
à quoi je pensai ou ce qui me traversa ;
je me souviens seulement avoir pleuré et maudit,
et avoir en cette nuit-là vieilli.

44

Comme d'un livre ouvert
je lis dans le fond de tes pupilles ;
À quoi bon feignent les lèvres
des rires que démentent les yeux ?

Pleure ! N'ai honte
de confesser que tu m'aimas un peu.
Pleure ! Personne ne nous voit.
Vois : je suis un homme... et je pleure aussi.

45

À la clef d'un arc mal assuré,
aux pierres rougies par le temps,
campait le blason gothique,
œuvre d'un rude ciseau.

Panache de son heaume de granit,
le lierre qui pendait autour
ombrait l'écu où une main
tenait un cœur.

Pour le contempler en ce lieu désert,
nous nous arrêtâmes tous deux :
et cela, me dit-elle, est le parfait emblème
de mon amour constant.

Hélas ! Ce qu'elle me dit alors était vrai :
vrai que le cœur,
elle le porterait sur la main... partout...,
mais dans la poitrine, non.

46

Elle m'a blessé en se retirant dans l'ombre,
scellant d'un baiser sa trahison.
Elle se pendit à mon cou, et, dans le dos,
elle me brisa le cœur de sang froid.

Et elle poursuit, joyeuse, son chemin,
heureuse, gaie, impavide ; et pourquoi ?
Parce que la blessure ne saigne pas,
Parce que le mort est debout.

47

Je me suis penché sur les gouffres béants
de la terre et du ciel,
et j'en ai vu la fin, avec les yeux
ou avec la pensée.

Mais, hélas !, d'un cœur je vins à l'abîme

et je m'inclinai un moment ;
 et mon âme et mes yeux se troublèrent :
 il était si profond et si noir !

48

Comme s'arrache le fer d'une plaie,
 j'arrachai son amour de mes entrailles,
 bien que je sentis ce faisant
 que je m'arrachais la vie avec lui !

De l'autel que je lui dressai dans mon âme,
 la volonté abattit son image,
 et la lumière de la foi, qui en elle brûlait
 devant l'autel désert, s'éteignit.

Sa vision tenace vient encore à mon esprit
 pour combattre ma détermination...
 Quand pourrai-je dormir de ce sommeil
 où s'achève le rêve !

49

Parfois je la rencontre de par le monde
 et elle passe près de moi ;
 et elle passe en souriant, et je dis :
Comment peut-elle rire ?

Puis point à ma lèvre un autre sourire,
 masque de la douleur,
 et je pense alors : *Peut-être rit-elle
 comme je ris moi-même.*

50

Comme le sauvage aux mains malhabiles
 fait à discrétion un dieu d'un tronc,
 et ensuite devant son œuvre s'agenouille,
 cela nous le fîmes toi et moi.

Nous donnâmes forme réelle à un fantôme,
invention ridicule de l'esprit,
et, l'idole une fois là, nous sacrifiâmes
notre amour sur son autel.

51

Du peu de vie qu'il me reste
je donnerais volontiers les meilleures années,
pour savoir ce que tu as conté
de moi à d'autres.

Et cette vie mortelle et de l'éternelle
ce qu'il me reviendra, s'il m'en revient,
pour savoir ce que, seule,
de moi tu as pensé.

52

Lames géantes qui vous brisez en mugissant
sur les rivages déserts et lointains :
enveloppé dans le drap d'écumes,
emportez-moi avec vous !

Rafales d'ouragans qui arrachent
de la grande forêt les feuilles mortes :
entraîné dans l'aveugle toubillon,
emportez-moi avec vous !

Nuées de tempête que rompt l'éclair
et qui ornez les orles défaits en feu :
enlevé dans la brume obscure,
emportez-moi avec vous !

Emportez-moi, par pitié, là où le vertige
m'arracherait la mémoire et la raison.
Par pitié ! J'ai peur de rester
seul à seul avec ma douleur !

53

Elles reviendront, les noires hirondelles,
pendre leurs nids à ton balcon,
et, à nouveau, avec leurs ailes
elles toqueront aux carreaux en jouant.

Mais celles qui réfrénaient leur vols,
en contemplant ta beauté et mon bonheur,
celles qui apprirent nos noms...
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les épais chèvrefeuilles,
escalader les murs de ton jardin,
et, à nouveau, leurs fleurs s'ouvriront le soir,
encore plus belles.

Mais celles figées par la rosée,
dont nous regardions les gouttes trembler
et tomber comme larmes du jour...
celles-ci ne reviendront pas !

Ils reviendront, les mots ardents d'amour,
sonner à ton oreille,
ton cœur peut-être se réveillera
de son profond sommeil.

Mais, muet et absorbé et à genoux,
comme on adore Dieu devant son autel,
comme moi je t'ai aimée..., détrompe-toi,
ainsi personne ne t'aimera plus.

54

Quand, à nouveau, nous évoquons
les heures fugaces du passé,
une larme tremblante brille,
prompte à glisser sur ses cils noirs.

Et, enfin, elle glisse et tombe comme goutte
de rosée à la pensée que,
tel ce jour pour hier, pour ce jour demain,
tous deux nous soupirerons à nouveau.

55

Dans le tumulte discordant de l'orgie,
l'écho d'un soupir
caressa mon oreille,
comme une note de musique lointaine.

L'écho d'un soupir que je connais,
formé d'une haleine que j'ai bue,
parfum d'une fleur qui croît cachée
dans un cloître sombre.

Mon adorée d'un jour, ma tendre, me dit :
— À quoi penses-tu ?
— À rien... – À rien, et tu pleures ? – J'ai la tristesse
gaie et le vin triste.

56

Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui,
et toujours pareil !
Un ciel gris, un horizon éternel,
et marcher... marcher.

Le cœur battant la mesure
comme un machine stupide ;
l'intelligence obtuse du cerveau
endormie dans un recoin.

L'âme, dans son ambition du Paradis,
le recherche sans foi.
Fatigue sans objet, vague qui roule
sans savoir pourquoi.

La voix, d'un ton égal,
chante incessamment le même chant.
La goutte d'eau monotone qui tombe,
et tombe, sans cesse.

Ainsi vont les jours, glissant
les uns après les autres,
aujourd'hui comme hier... et tous

sans plaisir ni douleur.

Hélas ! Parfois je me souviens en un soupir
d'une affliction ancienne.
Amère est la douleur, mais au moins
souffrir est vivre !

57

Cette carcasse d'os et de peau,
à tant promener une tête folle,
se fatigue à la fin et je ne le regrette pas ;
car, bien qu'il soit vrai que je ne sois pas vieux,

de la part de vie qu'il me revient
de la vie du monde,
j'ai fait un tel usage à mes dépens que je jurerais
avoir condensé un siècle en chaque jour.

Ainsi, si je mourais à l'instant,
je ne pourrais dire que je n'ai vécu ;
si la casaque paraît neuve dehors
je sais qu'elle a vieilli dedans.

Elle a vieilli, oui ; malgré mon étoile !
suffisamment le dit mon ardeur dolente ;
c'est qu'il est des douleurs qui leurs empreintes
horribles gravent sur le cœur, si ce n'est au front.

58

Veux-tu de ce nectar délicieux
éviter l'amertume de la lie ?
Alors sens-le, approche-le de tes lèvres
et laisse-le après.

Veux-tu que nous gardions un doux
souvenir de cet amour ?
Alors aimons-nous aujourd'hui, et demain
disons-nous adieu !

59

Moi, je sais quel est l'objet
de tes soupirs ;
Moi, je sais la cause de ta douce
et secrète langueur.

Tu ris?... Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Toi, tu le soupçonnes,
et moi je le sais.

Moi, je sais quand tu rêves
et ce qu'en songe tu vois.
Comme d'un livre je peux lire
sur ton front ce que tu tais.

Tu ris ? Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Toi, tu le soupçonnes,
et moi je le sais.

Moi, je sais pourquoi tu souris
et pleures à la fois ;
moi, je pénètre les recoins mystérieux
de ton âme de femme.

Tu ris?... Un jour
tu sauras, petite, pourquoi.
Pendant que tu éprouves tant et ne sais rien,
moi, qui ne ressens plus rien, je sais tout.

60

Ma vie est une friche ;
fleur que je touche s'effeuille.
Sur mon chemin fatal
on va semant le mal
pour que moi je le recueille.

61

En voyant mes heures de fièvre
et d'insomnie, lentes, passer :
au bord de ma couche,
qui s'assiéra ?

Quand ma main tremblante
se tendra, prête à expirer :
cherchant une main amie,
qui la serrera ?

Quand la mort dépolira
de mes yeux le cristal :
mes paupières encore ouvertes,
qui les clora ?

Quand la cloche sonnera
(si elle sonne à mon enterrement) :
une prière en l'entendant,
qui la murmurera ?

Quand mes pâles restes
opprimeront la terre enfin :
sur la fosse oubliée,
qui viendra pleurer ?

Enfin, le jour suivant,
quand le soleil brillera à nouveau :
de mon passage de par le monde,
qui se souviendra ?

62

D'abord une aube tremblante et vague,
rai de lumière inquiète qui coupe la mer ;
puis elle étincelle et croît et se dilate
en une ardente explosion de clarté.

Le foyer brillant est la joie,
l'ombre craintive est la peine ;
Hélas ! Dans la nuit obscure de mon âme,
quand poindra le jour ?

63

Comme un essaim d'abeilles irritées,
d'un recoin sombre de la mémoire
sortent, pour me poursuivre, les souvenirs
des heures passées.

Je veux les chasser. Effort inutile !
Ils m'encerclent, me harcèlent,
et, l'un après l'autre, ils viennent planter
le fin aiguillon qui envenime l'âme.

64

Comme l'avare garde son trésor,
je gardais ma douleur ;
je voulais prouver que l'éternel existe
à celle qui me jura un amour éternel.

Mais aujourd'hui en vain je l'appelle et le Temps,
qui l'épuisa, me dit :
*Ah, boue misérable ! Éternellement
tu ne saurais même souffrir !*

65

Vint la nuit et point d'asile ;
et j'eus soif !... Je bus mes larmes.
Et j'eus faim !... J'ai clos mes yeux enflés
pour mourir !

Étais-je dans un désert ? Bien qu'à mon oreille
parvenait le rauque bouillonnement de la multitude,
j'étais orphelin et pauvre... Le monde était
un désert... pour moi !

66

D'où je viens ? Cherche le plus
 horrible et âpre des sentiers ;
 des empreintes de pieds ensanglantés
 sur la roche dure ;
 les restes d'une âme en lambeaux
 dans les ronces acérées :
 ils te diront le chemin
 qui conduit à mon berceau.

Où vais-je ? Traverse la plus
 sombre et triste des déserts froids ;
 vallée de neiges éternelles
 et de brumes mélancoliques.
 Où se trouve une pierre solitaire
 sans aucune inscription,
 où habite l'oubli :
 là se trouvera ma tombe.

67

Quelle merveille que de voir le jour
 se lever, couronné de feu,
 et, à son baiser enflammé,
 voir briller les vagues et s'incendier l'air !

Quelle merveille, après la pluie,
 dans le soir bleuté de l'automne triste,
 que de respirer le parfum
 des fleurs humides jusqu'à satiété !

Quelle merveille, quand la blanche neige
 tombe silencieusement en flocons,
 que de voir s'agiter les langues rougeâtres
 des flammes inquiètes !

Quelle merveille, après la fatigue,
 que de bien dormir... et ronfler comme un sous-chantre...
 et manger... et grossir... Et quel malheur
 que cela seulement ne suffise pas !

68

Je ne sais ce que j'ai rêvé
la nuit dernière.
Triste, très triste dû être le rêve,
car, éveillé, l'angoisse perdurait.

Je notai, en reprenant corps,
l'humidité de l'oreiller,
et, pour la première fois, je sentis en le
notant
mon âme s'emplir d'un plaisir amer.

Triste affaire qu'un rêve
qui nous arrache des pleurs ;
mais j'ai une joie dans ma tristesse :
je sais qu'il me reste encore des larmes.

60

Première voix

Les ondes ont vague harmonie,
les violettes, suave odeur ;
les brumes d'argent la froide nuit,
lumière et or le jour ;
moi, chose bien meilleure :
moi je détiens l'*Amour* !

Deuxième voix

Nuage radieux, bravos de liesse,
vague d'envie qui baise le pied,
île de songes où repose
l'âme inassouvie.
Douce ivresse,
c'est le *Paradis*.

Troisième voix

Braise allumée est le trésor,
 Ombre fuyante la vanité,
 et tout est faux : la gloire, l'or.
 Ce que moi j'adore
 seul est vérité :
 La *Liberté* !

Ainsi les bateliers passaient chantant
 l'éternelle chanson,
 et au coup de rame sautait l'écume
 et la frappait le soleil.

T'embarques-tu ?, criaient-ils. Et moi, souriant,
 je leur dis au passage :
 « *J'ai déjà embarqué* », et par gestes que
 mes habits étendus sèchent sur la plage.

23 [LXXV]

Serait-il vrai que quand le sommeil touche
 de ses doigts de rose nos yeux,
 de la prison qu'elle habite l'âme
 s'enfuit en vol pressé ?

Serait-il vrai qu'hôte des brumes,
 au souffle ténu de la brise nocturne,
 ailée elle monte à la région vide
 pour en rencontrer d'autres ?

Et là dévêtue de l'humaine forme,
 là les liens terrestres rompus,
 de brèves heures elle habite
 le monde silencieux de l'idée ?

Et qu'elle rit et pleure, et exècre et aime
 et garde un visage de douleur et de joie,
 pareil à celui qu'elle laisse quand traverse
 le ciel un météore ?

Moi je ne sais si ce monde de visions
 vit hors ou dans nous ;
 ce que je sais c'est que je connais beaucoup de gens
 que je ne connais pas.

24 [LXXIV]

Les habits défaits,
 les épées nues,
 sur le linteau d'or de la porte
 deux anges veillaient.

Je m'approchai des fers forgés
 qui défendent l'entrée,
 et des doubles grilles au fond
 je la vis confuse et blanche.

Je la vis comme l'image
 qui dans une rêverie passe,
 comme un rai de lumière ténu et diffus
 qui entre des ténèbres nage.

Je sentis mon âme pleine
 d'un ardent désir ;
 comme attire un abîme, ce mystère
 vers lui m'entraînait,

mais, hélas !, des anges
 paraissaient me dire les regards :
Le seuil de cette porte
seul Dieu le passe !

44 [LXXVII]

Tu dis que tu as un ¹⁴ cœur, et tu le dis
seulement parce que tu sens ses battements.
Cela n'est pas un cœur..., c'est une machine
qui en suivant sa mesure fait du bruit.

48 [LXXVIII]

Feignant des réalités
avec ombre vaine
devant le Désir
va l'Espérance ;
et ses mensonges,
comme le Phénix, renaissent
de ses cendres.

49 [LXIX]

Lorsque brille l'éclair nous naissons,
et son éclat dure encore quand nous mourons.
Si courte est la vie !

Gloire et amour après lesquels nous courons,
ombres d'un rêve que tous nous poursuivons.
S'éveiller est mourir !

55 [LXXIX]

Une femme m'a empoisonné l'âme,
une autre m'a empoisonné le corps ;
aucune des deux ne vint me chercher,
moi, d'aucune des deux je ne me plains.

Comme le monde est rond, le monde tourne.
Si demain, tournant, ce poison
empoisonne à son tour, pourquoi m'accuser ?
Puis-je donner plus que ce que l'on me donna ? ¹⁵

14. NDT. On peut lire aussi "du".

15. NDT. Cette stance 55 apparaît barrée dans le manuscrit original.

59 [LXX]

Combien de fois, au pied des murs
moussus qui la gardent,
n'ai-je entendu la clochette à minuit
sonner aux matines !

Combien de fois traça la lune argentée
ma silhouette,
contre celle du cyprès qui de son verger
point sur les murailles !

Quand d'ombres se drapait l'église
à l'ogive en coiffe enfoncée,
combien de fois sur les vitraux
n'ai-je vu trembler l'éclat de la lampe !

Bien que le vent dans les angles obscurs
de la tour sifflât,
parmi les voix du chœur je percevais
sa voix vibrante et claire.

Dans les nuits d'hiver, si un poltron
la place déserte
osait traverser, quand il m'apercevait
il hâtait son pas.

Et il ne manqua pas une vieille qui ne racontât
au matin suivant
que de quelque sacristain mort en pécheur
j'étais l'âme.

À l'aveuglette je connaissais les recoins
du parvis et le portail ;
de mes pieds les orties qui là-bas poussent
peut-être gardent les empreintes.

Les hiboux qui effrayés me suivaient
avec leurs yeux de flammes
finirent par me considérer avec le temps
comme un bon camarade.

À mon côté, sans peur, les reptiles
avançaient en se traînant.
Jusqu'aux saints de granit muets
je crois me saluaient !

71 [LXXIII]

On clôt ses yeux
qu'elle avait encore ouverts,
on couvrit son visage
d'une blanche étoffe,
et d'aucuns sanglotant,
et d'autres en silence,
de la triste alcôve
tous sortirent.

La lumière, qui flamboyait
dans un vase sur le sol,
au mur projetait
l'ombre de la couche,
et parmi cette ombre
on voyait, par intervalles,
se dessiner, rigide,
la forme du corps.

Le jour s'éveillait,
et à sa première lueur,
avec ses mille bruits,
il réveillait la ville ;
devant ce contraste
de vie et mystères
de lumière et ténèbres,
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

De la maison sur des épaules
on la porta au temple,
et dans une chapelle
on laissa le cercueil.
Là-bas on entoura
sa pâle dépouille
de jaunes cierges
et d'étoffes noires.

En sonnant des Âmes¹⁶
la dernière cloche,
une vieille acheva
ses ultimes prières ;
elle traversa la large nef,
les portes gémirent,
et le saint lieu
resta désert.

D'une horloge on entendait,
mesuré, le balancier
et de certains cierges
le crépitement.
Si craintif et triste,
si obscur et transi
tout était...
que je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

16. NDT. Sonnerie à certaines heures de la nuit pour que les fidèles prient pour les âmes du Purgatoire.

De la haute cloche
la langue de fer
lui dédia, à toute volée,
son “adieu !” plaintif.
Le deuil aux habits,
amis et proches
passèrent en file
formant cortège.

De l'ultime asile,
obscur et étroit,
le pic ouvrit la niche
à une extrémité.
Là on la coucha,
et puis la mura ,
et avec un salut
se retira le cortège.

Le pic sur l'épaule,
le fossoyeur
chantonnant dans sa barbe
se perdit au loin.
La nuit s'avavançait,
le soleil s'était couché ;
perdu dans les ombres,
je pensai un moment :

*Mon Dieu, oh combien
seuls restent les morts !*

Dans les longues nuits
de l'hiver gelé
quand le vent
fait craquer les bois
et la forte averse
fouette les carreaux,
de la pauvre enfant
parfois je me souviens.

Là-bas tombe la pluie
 d'un bruit éternel ;
 là-bas la combat
 le souffle de la bise.
 Étendue dans le creux
 de l'humide mur,
 peut-être de froid
 se gèlent ses os !...

.....

La poussière retourne-t-elle à la poussière ?
 L'âme s'envole-t-elle au ciel ?
 Tout est-il, sans âme,
 pauvreté et bourbe ?
 Je ne sais ; mais il y a
 quelque chose que je n'explique pas,
 quelque chose qui répugne,
 bien qu'il soit courageux le faire,
 à laisser si tristes,
 si seuls, les morts !

74 [LXXVI]

Dans l'imposante nef
 du temple byzantin,
 je vis la tombe gothique à l'indécise
 lueur qui tremblait sur les vitraux.

Les mains sur la poitrine,
 et dans les mains un livre,
 une belle femme reposait
 sur l'urne, prodige du ciseau.

Au doux poids enfoncé

du corps abandonné,
comme de tendre plume et lisse,
se pliait sa couche de granit.

Le divin éclat
de l'ultime sourire
le visage gardait, comme le ciel garde
du soleil qui meurt le rai fugitif.

Assis sur le bord
de l'oreiller de pierre,
deux anges, le doigt sur la lèvre,
imposaient silence à l'enceinte.

Elle ne semblait pas morte ;
on l'aurait dit dormant
dans la pénombre des arcs massifs
et en songe voyant le paradis.

Je m'approchai
de l'angle sombre de la nef,
avec le pas retenu de qui vient
au berceau d'un enfant assoupi.

Je la contemplai un moment.
Et cet éclat tiède,
ce lit de pierre qui offrait,
proche du mur, un autre lieu vide,

dans l'âme avivèrent
la soif de l'infini,
le désir de cette vie de la mort,
pour laquelle un instant sont les siècles...

.....

Fatigué du combat
 dans lequel je lutte,
 parfois je me souviens avec envie
 de ce recoin obscur et caché.

De cette silencieuse et pâle
 femme je me souviens et dis :
*« Oh, quel amour si muet, celui de la mort !
 Quel sommeil, celui du sépulcre si calme !*

76 [LXXI]

Je ne dormais pas ; errant dans la limbe
 où changent de forme les objets,
 mystérieux espaces qui séparent
 la veille du sommeil.

Les idées qui en ronde silencieuse
 tournaient autour de mon cerveau
 peu à peu en leur danse bougeaient
 d'un rythme plus lent.

De la lumière qui atteint l'âme par les yeux
 les paupières voilaient le reflet ;
 mais une autre lumière le monde de visions
 allumait à l'intérieur.

À ce moment résonna à mon ouïe
 une rumeur comme celle qui au temple
 erre confuse quand terminent les fidèles
 d'un *Amen* leurs prières.

Et j'entendis comme une voix fine et triste
 qui par mon nom m'appelait de loin,

et je sentis une odeur de cierges éteints,
d'humidité et d'encens.

.....

La nuit passa, dans les bras de l'oubli
je tombai comme pierre en son sein profond ;
mais, en m'éveillant, je m'exclamai : « *Quelqu'un
que j'aimais est mort !* ». ».

Table des matières

1. Je sais un hymne géant et étrange...	3
2. Saeta qui traverse en volant...	3
3. Secousse étrange qui agite les idées...	4
3. Ne dites pas que, épuisé son trésor...	6
5. Esprit sans nom, indéfinissable essence...	7
6. Comme la brise qui rafraîchit le sang...	10
7. Dans l'angle obscur du salon...	10
8. Quand je regarde l'horizon bleu...	10
9. Le zéphir qui gémit faiblement...	11
10. Les invisibles atomes de l'air alentour palpitent et s'enflamment...	11
11. Je suis ardente, je suis brune...	12
12. Petite, parce que tes yeux sont verts...	12
13. Ta pupille est bleue...	14
14. Je t'entrevis et l'image de tes yeux resta...	15
15. Voile flottant de brume légère...	15
16. Si, quand les clochettes bleues de ton balcon...	16
17. Aujourd'hui la terre et les cieux me sourient...	16
18. Fatiguée par la danse...	17
19. Quand sur ta poitrine tu penches un front mélancolique...	17
20. Elle sait, si parfois ses lèvres rouges...	17
21. Qu'est la poésie ?...	18
22. Comment vit cette rose que tu as prise...	18
23. Pour un regard, un monde ;...	18
24. Deux rouges langues de feu...	18
25. Quand t'enveloppent dans la nuit...	19
26. Je vais contre mes intérêts en le confessant...	20
27. Éveillée, je tremble à ta vue...	20
28. Quand, parmi l'ombre obscure...	22
29. Sur sa jupe elle tenait le livre ouvert...	22
30. Une larme pointait à ses yeux...	23
31. Notre passion fut une tragique saynète...	24

32. Elle passait, irrésistible dans sa splendeur...	24
33. C'est une question de mots, et pourtant...	24
34. Muette, elle traverse et ses mouvements...	24
35. Ton oubli ne m'admira pas !...	25
36. Si l'on écrivait dans un livre...	25
37. Avant toi je mourrai...	26
38. Les soupirs sont air, et à l'air ils vont !...	26
39. Pourquoi me le dire ?...	26
40. Sa main dans mes mains...	27
41. Tu étais l'ouragan et moi la haute tour...	28
42. Quand on me le conta, je sentis le froid...	28
43. J'écartai la lumière...	29
44. Comme d'un livre ouvert...	29
45. À la clef d'un arc mal assuré...	29
46. Elle m'a blessé en se cachant dans l'ombre...	30
47. Je me suis penché sur les gouffres béants...	30
48. Comme s'arrache le fer d'une plaie...	31
49. Parfois je la rencontre de par le monde...	31
50. Comme le sauvage aux mains malhabiles...	31
51. Du peu de vie qu'il me reste...	32
52. Lames géantes qui vous brisez en mugissant...	32
53. Elles reviendront, les noires hirondelles...	32
54. Quand à nouveau les fugaces heures du passé nous évoquons...	33
55. Dans le tumulte discordant de l'orgie...	34
56. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui...	34
57. Cette carcasse d'os et de peau...	35
58. Veux-tu de ce nectar délicieux éviter l'amertume la lie ?...	35
59. Moi, je sais quel est l'objet de tes soupirs...	36
60. Ma vie est une friche...	36
61. En voyant mes heures de fièvre...	36
62. D'abord une aube tremblante...	37
63. Comme des essaims d'abeilles irritées...	38
64. Comme l'avare garde son trésor, je gardais ma douleur...	38
65. Vint la nuit et point d'asile...	38
66. D'où je viens ? Cherche le plus horrible et âpre des sentiers...	38
67. Quelle merveille que de voir le jour...	39
60. Les ondes ont une vague harmonie...	40
23. Serait-il vrai que quand le sommeil touche...	41
24. Les habits défaits, les épées nues...	41
44. Tu dis que tu as un cœur...	42
48. Feignant des réalités avec ombre vaine...	42

49. Lorsque brille l'éclair nous naissons...	43
55. Une femme m'a empoisonné l'âme...	43
59. Combien de fois, au pied des murs moussus qui la gardent...	43
61. Je ne sais ce que j'ai rêvé la nuit dernière...	44
71. On clôt ses yeux qu'elle avait encore ouverts...	45
74. Dans l'imposante nef du temple byzantin...	48
76. Je ne dormais pas ; errant dans la limbe...	50